

1400 A.D. (90 f.). Covey instead uses radiocarbon dates, but the lack of a ceramic sequence as a chronological marker for archaeological sites hampers the efforts to discuss the development of settlements and their possible relationship with the onset of Inca expansion. There are also problems with the basic concepts and definitions used in this study. What exactly defines a “state” in the archaeological record and what is the meaning of the word “polity” that Covey uses as a generic term for the early political formation in the Cuzco area? Bauer still used “chiefdom,” a term derived from the models of neoevolutionary political anthropologists (Bauer 2004). If Covey has a reason to deviate from Bauer’s usage, he does not explain it.

The greatest surprise of this book is perhaps its heavy reliance on ethnohistorical sources, since these are the same sources whose statements about the chronology of Inca expansion are initially questioned. This does not mean that Covey is wrong with his doubts about Inca chronology (see also his arguments in “Chronology, Succession, and Sovereignty. The Politics of Inka Historiography and Its Modern Interpretation. *Comparative Studies in Society and History* 48.2006: 169–199). But the reader may wonder why archaeological material and methods are not used more extensively to provide evidence for his alternative position.

Kerstin Nowack

Cuisenier, Jean : L’héritage de nos pères. Un patrimoine pour demain ? Paris : Éditions de La Martinière, 2006. 351 pp. ISBN 978-2-8467-5205-3. Prix : € 25.00

Tandis que tel sociologue pointe “Les Héritiers” pourvus de privilèges, l’anthropologue des Arts et Traditions Populaires nous dit tous héritiers, ouvrant page après page le magnifique livre de notre patrimoine. Le sien en prologue ! Le naufrage de “la Marie”, une goélette dans laquelle a péri l’un de ses aïeux de Normandie, a servi de défi-déclencheur à Jean Cuisenier pour aller chercher Ulysse en catamaran jusqu’à Ithaque et Calypso. Auparavant, adoubé par Malraux, il avait dirigé, enrichi, géré le musée national des reliques de la vie de nos ancêtres. Les objets, curiosités, biens et pratiques, images d’un peuple en mouvement, il les a présentés sous vitrine et sur papier. Mais avec quelles difficultés, selon quels projets, pour aboutir à quelles représentations . . . , c’est ce que cet ouvrage énonce tout en valorisant les cultures populaires, avec la clairvoyance de qui analyse la fabrication des identités mais qui craint une multiplication souvent inutile des écomusées et des musées d’usine plus riches de personnel que de visiteurs.

Notre plus célèbre patrimoine serait-il dans la basse-cour : petites crêtes ou grandes queues ? Dès le premier chapitre, c’est beau comme Marianne et ça chante comme le coq (du gallo-romain, *gallus*, “jal” en ancien français, et surtout du bas-latin, *coccus*, exhibé sur les clochers). Depuis quelques temps, la République est maîtresse des mairies à travers les effigies allégoriques de B. B. Bardot bardée de seins, de la Mireille giscar-

dienne sage et mesurée, de la Dame Deneuve élégante et retenue sous le roi François II, de la Casta incarnant le désir et l’inquiétude, en attendant un autre choix d’emblème. N’est-ce pas que le pays est magnifique au féminin et au masculin ?

Pieds sur terre, il faut définir et élaborer un modèle presque notarial des biens de famille et des biens culturels constituant le patrimoine, une fois que la mort fait jouer les règles de succession. D’où une histoire des lieux et instruments de culte possibles, des choses faites et des choses dites, des épées et des couronnes glorieuses, des outils de ferme, des coiffes sous cloche de verre, des véhicules d’autrefois. Toujours en filigrane dans l’ouvrage : la manière ethnologique d’inventorier et de conserver, tout en distinguant haute culture et tradition populaire !

Le texte de Jean Cuisenier s’appuie sans cesse sur des références précises, foisonnantes et très doctes, à l’histoire (Maurice Agulhon, André Burguière, etc.), à la littérature classique (Herder, Grimm, G. Sand . . .), aux récits de voyages (Bougainville, Dumont d’Urville). La singularité des parlers et usages, les premières sociétés savantes la notent, qui inventent le folklore (“bien mauvaise matière à penser”, en ce que sont récupérées les dites bizarreries innocentes de l’esprit humain et les cérémonies jugées absurdes ; pp. 60–62), au moment où s’affirment les nationalismes après les guerres napoléoniennes. On apprécie le talent des conteurs de légendes, la musique des orphéons répétant “les Cloches de Corneville” et la rusticité des traditions mortes collectées sur le vif. Les historiens conservent la mémoire et certains la régissent, via le politique, par des commémorations tambourinantes.

Le lecteur sera confondu par les compétences du muséologue, fort rares même chez les ethnologues. J’affirmerai volontiers avoir beaucoup appris en fouillant dans l’héritage de savoir et de chaînes d’opérations présenté dans ce livre. Fascinantes les représentations que les Français se donnent à eux-mêmes, de manière soit réalistes à la Courbet ou à la Millet, soit idéales comme les parures des Arlésiennes de Christian Lacroix ! Passionnante, la mise en perspective de l’évolution de la muséographie (Musées de l’Homme, des Arts et Traditions populaires, créés puis démembrés), liées aux expositions universelles ou locales, validées par des financiers plus que par l’Université !

La recherche de modèles existants conduit Jean Cuisenier, héritier de Georges-Henri Rivière qui détenait quelques minces enveloppes financières, à voyager en Suède, en Bretagne, en Anatolie, pour examiner des figures exotiques exhibées : corps noir ou indien emplumé, noble de cour arabe ou hottentote callipyge . . . , avant de placer ses mannequins près du Jardin d’acclimatation. Le musée en plein air de Stockholm et la ferme radieuse du Corbusier séduisent. Et les folkloristes, ruralistes, architectes, de vouloir fourguer à Paris du paysannat et de l’artisanat, avec l’appui des décideurs politiques d’idéologie régionaliste ! La tour redevient d’époque au XX^e siècle et le XVI^e arrondissement parisien peut fort bien abriter le populaire. Comp-

tez sur qui la dirige cette tour, “cheval d’orgueil” ! Après s’être interrogé sur les coutumes, les choses et figures typiques, il a fallu les organiser, puis maîtriser la bande des gardiens du temple et des chercheurs associés !

Jean Cuisenier avait autrefois traîné ses bottes et ses carnets de notes dans le djebel Ansarine de Tunisie. Puis il avait salué “Les derniers rois de Thulé” de Jean Malaurie, les chamans de “Tristes tropiques” de Claude Lévi-Strauss et avait remarqué les bigoudens de Plozévet défigurés par Edgar Morin (belle satire de dix pages, 202–211). “La juste distance” [chapitre 11], sera celle entre le Finistère et l’Aubrac (sur incitation de G.-H. Rivière, Cl. Lévi-Strauss et I. Chiva), montrant que coexistent les valeurs du passé et celles du présent, comme cela se manifeste dans les fêtes d’aujourd’hui sur le type de celles d’hier. Comment on fête la France et on fête en France, comment se perpétue l’être national à travers des rites et l’histoire de nos provinces, l’auteur l’a dit, par exemple en collaboration avec Martine Segalen dans “Ethnologie de la France” (Paris 1986) et comme directeur en chef de publications couvrant l’Ethnologie française et celle de toute l’Europe. L’art premier relève de l’ethnologie même si le politique s’en empare en second. Viollet-le-Duc s’est intéressé aux demeures privées comme aux cathédrales et aux châteaux. J. Cuisenier a capté l’excellence dans l’ordinaire (habitat, costume, danse et significations). Ce que Jean Cuisinier dit de Jacques Greimas évoquant la Lituanie en 1971, me semble tout-à-fait convenir à lui-même : “Il nous exhorte à prendre en compte les pratiques, les mœurs, les usages qui régissent implicitement les activités et les œuvres. Ainsi seulement trouverons-nous les moyens de faire vivre autrement l’héritage reçu de nos pères, sous les formes et selon les genres que nos activités prennent aujourd’hui” (268).

L’obsession du patrimoine, il la dit résistible. Mais la cession notariale, le deuxième âge l’attend du troisième. Les généalogistes ne manquent point d’occupation. Nos anciens étudiants vivent parfois de la gestion du patrimoine local ou industriel après prolifération des musées de sociétés, de provinces, de sites classés ou non. Le Musée alsacien “délicieusement désuet . . . , comble les nostalgiques d’un XIX^e siècle idéalisé, d’une société sans histoire et comme suspendue dans le temps” (290). Ailleurs, les Musées de vignobles français peuvent attirer le touriste pour le petit bar attendant plus que pour la vis de pressoir ou le panneau sur le phylloxéra. Nous connaissons encore les valeurs de symbole et d’ustensilité des objets, documents, bâtiments d’il y a un siècle à peine, mais l’avenir patrimonial paraît sombre à qui observe les pauvres soins donnés aux techniques moribondes. Espérons que la séduction de l’écosystème, le souvenir des racines, ou le plaisir de jouer la locomotive des “Maîtres fous” une fois à la retraite, agiront encore un temps pour la protection du patrimoine. Dans l’épilogue, leçon de discernement, on prend la mesure de l’exceptionnel dans l’ordinaire.

Un livre pour s’instruire ? Plus encore pour se passionner, grâce aux trésors de connaissances muséologiques et historiques amassées et soupesées par un

maître ès-arts, penseur du rituel, expert en maisons rustiques, conteur d’histoires normandes et sélectionneur d’œuvres de civilisation ! Solide le plaidoyer, riche la documentation, agréable cette littérature !

Claude Rivière.

Cuisenier, Jean : Penser le rituel. Paris : Presses Universitaires de France, 2006. 206 pp. ISBN 978-2-13-055567-4. Prix : € 23.00

Cette fine et stimulante réflexion, élaborée à partir d’articles parus précédemment, retouchés, réargumentés, montre à la fois combien le problème du rite taraudait l’esprit de l’auteur, enchanté par les mondes grec et balkanique, lorsqu’il rendait compte dans ses derniers ouvrages (après focalisation sur l’ethnologie française) de tel vécu cérémoniel slave, des modes de glorification du héros Marko, d’une procession funéraire roumaine, de la vénération d’une icône orthodoxe bulgare, etc. Le thème des rites populaires est certes récurrent dans les travaux ethnologiques, mais l’interprétation s’en est mûrie depuis une vingtaine d’années et c’est avec brio que J. Cuisenier présente, dès le début, le fil directeur et le tissage de l’argumentaire. À partir d’exemples notés au cours d’enquêtes de terrain, il précise et nuance sa pensée, puis réinsère ses données dans une réflexion sur le lien entre les changements sociaux et les nouvelles ritualités pas seulement religieuses. Une écriture séduisante enveloppe une pensée jamais excessive dans ses formulations, alimentée par des expériences de professeur, d’ethnologue, de voyageur et toujours pertinente dans la manière de tricoter le réel sans dogmatiser.

Seize ans après avoir dirigé aux Presses Universitaires de France, dans la collection “Ethnologies” une traduction de Victor Turner : “Le phénomène rituel”, Jean Cuisenier livre lui-même ses propres réflexions sur le thème. L’auteur de “Penser le rituel” présente d’abord les éléments d’une théorie du rite, à partir de sa racine védique, et du mot latin *ritus*, l’ordonnance le rite est répétition scrupuleuse d’opérations selon certains codes. Consultant les auspices, l’officiant de la Rome antique devait observer certes, mais surtout énoncer, interpréter. La parole compte autant que l’acte, le geste, la posture. Dans la cérémonie, on y ajoute éclat, splendeur et pompe, par exemple maintenant lors d’un mariage à l’Hôtel de ville ou à l’ouverture des Jeux olympiques. Tout rite n’est pas cérémoniel (oraison intérieure) et tout cérémoniel n’est pas un rituel référant à de fortes valeurs communes. “C’est l’animalité qui se manifeste dans le cérémoniel, et l’humanité dans le rituel” (32), mais le rite meut le corps dans sa totalité. Dans un effort d’institution, chaque église chrétienne poursuit ses normalisations et codifications des expressions vivantes de la foi, en engageant l’âme et le corps : fêtes calendaires ou saisonnières, processions, pèlerinages . . .

Outre les différences entre rite et cérémonie sont notées celles entre règle morale et rite (les deux prescrivant des manières d’agir mais avec des contenus de croyances différents), celles aussi entre mythe et rite,